

## Par monts et par vaux

### Châtaigniers, châtaignes et marrons (I)



Chataigniers : bogues et graine

Tantôt isolés dans une prairie, tantôt en groupes serrés parfois associés au chêne, les châtaigniers occupent une surface non négligeable du territoire communal. L'espèce, *Castanea sativa*, ou châtaignier commun, n'est pas originaire de l'Anjou. Bien que des restes fossiles datant de plus de 10 millions d'années aient été reconnus dans le sud du Massif Central, cet arbre si souvent rencontré est originaire des pays du pourtour méditerranéen. Son nom proviendrait de celui d'une localité, Kastana ou Kastanaia, située au nord de la Turquie. Il aurait été introduit dans des régions plus septentrionales au cours de l'Antiquité.

Tous les terrains ne sont pas aptes à le recevoir : il apprécie les terres siliceuses, profondes, mais ne se plaît guère sur les alluvions où une humidité importante et souvent à faible profondeur, lui est néfaste. Il est donc peu fréquent en fond de

de vallée. Sur les coteaux, il évitera le calcaire ; on le trouvera essentiellement sur le plateau, là où marnes et tuffeau disparaissent bien en dessous de l'épaisse couche des sables à éponges et grès du sous-sol.

Contrairement à ce que l'on croit souvent, il n'a aucun rapport avec le marronnier. Les marrons qui accompagnent la dinde de Noël, les marrons glacés, tous proviennent du châtaignier mais jamais du marronnier. Les deux arbres, même pas cousins, appartiennent à deux familles botaniques bien différentes. En fait c'est une similitude concernant la couleur des fruits et l'aspect de l'enveloppe – la bogue – qui est à l'origine de confusions : lors de l'introduction du marronnier (15<sup>e</sup>, 16<sup>e</sup> siècles) originaire d'Asie mineure et des Balkans, la ressemblance entre les deux fruits a abouti à lui donner ce nom (plus précisément marronnier d'Inde, car certaines espèces exotiques sont asiatiques) alors que le terme de « marrons » était déjà employé pour les fruits du châtaignier.

Aux 18<sup>e</sup> ou 19<sup>e</sup> siècle, la gastronomie ainsi que la botanique vont compliquer encore les confusions. Un prochain article permettra peut-être d'y voir un peu plus clair... (à suivre) J-C.S

Marronnier :  
graine et boque



### EN CE TEMPS-LA : Histoire des écoles de Blaison et de Gohier (suite).

Dans le dernier article, nous avons laissé nos deux communes sans école à la sortie de la Révolution. Le XIX<sup>e</sup> siècle sera le siècle de la fondation des grands principes de l'Education Nationale et des grands combats entre « école publique » et « école privée ».

#### 1. Ecole publique de garçons :

La loi Guizot de 1833 sous le règne de Louis Philippe rend obligatoire l'ouverture d'une école de garçons dans toutes les communes de plus de 500 habitants. L'école de Blaison ouvrira en Janvier 1834, et même si la scolarité n'est pas encore obligatoire, le nombre d'élèves devient vite trop conséquent pour la salle réservée à cet effet et la municipalité décide en 1842 d'acheter un terrain dans le bourg pour y construire une nouvelle école. C'est le bâtiment de la mairie actuelle.

Lorsque la scolarité devient obligatoire et gratuite, lois de Jules Ferry en 1881, la nouvelle école est, encore une fois, trop petite. C'est ainsi que nous trouvons dans les archives municipales un projet d'agrandissement par la construction d'un nouveau bâtiment perpendiculaire à celui existant. Ce projet conçu en 1914 ne verra jamais le jour, certainement à cause de la guerre.

Aussi l'école de garçons restera dans les locaux de la mairie actuelle, jusqu'à la construction du complexe scolaire actuel.



## 2. Ecole publique de filles :

54 ans après les garçons, une loi oblige les communes de plus de 500 habitants à avoir une école pour les filles ! Mais l'existence, à cette époque, d'une école privée de filles a servi d'alibi aux élus de l'époque, pour retarder l'application de cette loi. Contraint par le préfet, c'est seulement en 1901 que fut créée la première école publique de filles.

Elle était installée dans un vieux bâtiment situé dans la cour de la « Marmotine » actuelle. Le bâtiment donnant sur la rue servira de logement pour l'institutrice. Mais l'insalubrité du bâtiment, (l'eau coulait dans la salle et la nuit ne permettait plus de travailler à partir de 15 heures !) conduisit la municipalité à construire en 1911 un nouveau bâtiment dans la même cour qui connut au fil des années, des vocations diverses : bibliothèque, CLSH, garderie : la « Marmotine » actuelle. Elle restera en service jusqu'au rapatriement des classes de filles dans l'école actuelle.



## 3. Ecole privée de garçons :

Il n'y eut jamais d'école privée spécifique aux garçons sur Blaison. Seulement, durant les dernières années d'ouverture, l'école privée de filles devint mixte et put accueillir les garçons.

## 4. Ecole privée de filles :

Après la Révolution, au retour du culte en France et après l'acquisition d'un nouveau presbytère à Blaison (La Fauconnerie) un enseignement privé pour les filles fut mis en place dans une pièce du presbytère.

La maison canoniale située derrière l'église avait été vendue à un particulier comme bien national à la Révolution. En 1852 elle fut rachetée, à titre privé, par l'abbé Mesnard.

Après avoir rehaussé le bâtiment d'un étage pour y loger des sœurs de la Congrégation de Saint Charles d'Angers il ouvre une école privée de filles.

Mais en 1905, l'application « rigoureuse » de la loi de séparation de l'église et de l'état conduit à reprendre le bâtiment comme bien public. Devant une telle décision et après

de nombreuses procédures, la paroisse décide de la construction d'une nouvelle école : l'école Jeanne d'Arc. Elle ouvrira en 1916 et fermera en 1992. D.O

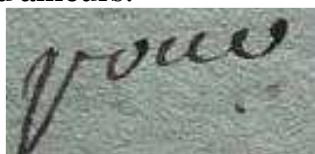


## METHODE : Un peu de paléographie (science des anciennes écritures)

Pour lire les textes originaux des siècles précédents, il nous a fallu apprendre quelques rudiments de paléographie. On distingue la paléographie moderne du XVIème au XVIIIème siècle et la paléographie médiévale du XIIIème au XVème siècle, précédée par la paléographie latine que nous n'avons pas encore étudiée.

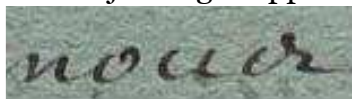
Nos ancêtres ne « fermaient » pas leurs lettres et les formaient d'une façon particulière, dans laquelle on retrouve des constantes.

Les « u » et les « v » s'écrivent de la même façon. Les « r » prennent des formes différentes selon les siècles et suivant leur place dans le mot. En paléographie médiévale et début de la paléographie moderne, ils ressemblent à des « u » au milieu et en fin de mot, tout comme les « n » d'ailleurs:



= pour

Les « s », en fin de mot, ressemblent à nos « r » avec un jambage supplémentaire :



= nous

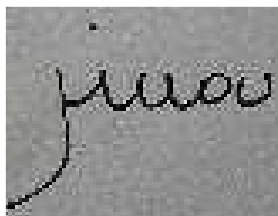
Le « c » en fin ou en milieu de mot n'est pas complet dans sa partie supérieure et ressemble à un « u » :



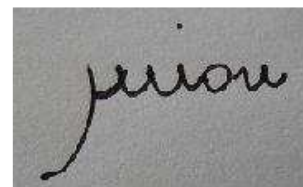
= avec

Les points sur les i sont aléatoires et souvent mal placés.

Vous connaissez la Croix Piron. A deux reprises, dans des vieux actes, j'ai lu « la Croix Priou » et ceci peut se comprendre par la graphie quasi identique de ces deux mots. Comme les lettres sont très ouvertes, les jambages des lettres se suivent pouvant porter à confusion, dans la lecture et dans la retranscription par un greffier moins vigilant. Voyez plutôt.



= Piron



= Priou

La seule différence réside dans la place du point sur le i ! D'autant que l'hypothèse n'est pas ridicule dans la mesure où un patronyme Priou existe sur Blaison depuis des siècles. Pour autant, il n'est pas dans nos intentions de modifier l'état de chose passé et actuel, seulement d'apporter l'hypothèse qu'il eût pu en être autrement. OO